

peine de m'apprendra que l'Auteur de la *Chartreuse* & de *Vervet* est aussi un très-bon Poëte, & en vérité, j'en étois convaincu, & je l'avois dit dans le même morceau dont il est question. L'anonyme qui veut être plaisant, affecte une grande confusion de s'être trompé sur Rousseau, & il ne devoit être confus que de ce qu'il a écrit. Il finit par dire qu'il va s'enfermer dans son cabinet & *fondre en larmes*. Rien n'est si gai que cette ironie. Je ne veux pas troubler sa douleur qu'il croit plausante. Je le laisse rire & pleurer tout seul; je l'y crois accoutumé. (*Mercur de France.*)

E X T R A I T

D'une Lettre de M. de V. à M. de la Harpe.

Vous prêtez, Monsieur, de belles ailes à ce *Mercure* qui n'étoit pas même galant du temps de Vifé, & qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût de raison & de génie. Votre dissertation sur l'Ode me paroît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avois conseillé il y a long-temps aux Journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace & de Pindare prouvent bien qu'il faut être Poëte pour traduire un Poëte. M. de Chabanon étoit très-capable de nous donner Pindare en vers françois, & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travailloit pour une société Littéraire plus occupée de la connoissance de la langue Grecque & des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les Odes de Pindare qu'une fois, & encore en cérémonie, le jour qu'on célébroit les chevaux d'Hieron ou quelque héros qui avoit vaincu à coups de poing; mais j'ai lieu de croire qu'on répétoit souvent à table les chansons d'Anacréon, &

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

quelques-unes d'Horace. Une Ode, après tout, est une chanson ; c'est un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'Anacréon auroit chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement. Toute la France du temps de notre adorable Henri IV, chantoit, *Charmante Gabrielle*, & je doute que dans toutes les Odes Grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur,
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air, nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison ; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la Musique grecque étoit aussi simple que la nôtre l'a été, & qu'elle ressembloit un peu à nos Noëls & à quelques airs de notre Chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'est que le Pape Grégoire, quoique né à Rome, étoit originaire d'une famille Grecque, & qu'il substitua la Musique de sa patrie au hétélement des Occidentaux.

A l'égard des Chansons Pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours ce heureux naturel qui caractérise le phénix de la Poésie chantante ; comme l'appelle la Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante ;
Les superbes Géants, armés contre les Dieux
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante ;

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ;

Jupiter est victorieux ,

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Chantons dans ces aimables lieux

Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau Chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnoit un nouveau prix à ces Vers héroïques, pleins d'images & d'harmonie. Je ne fais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'*Armide* ; & je pense qu'on ne trouvera dans aucun Poëte Grec, rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque que ce dernier morceau d'*Armide* & que le quatrième Acte de *Roland*. La lecture d'une Ode me paroît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvres qui parlent à tous les sens . . .

Après avoir, Monsieur, très-bien jugé, & même très-bien imité Horace & Pindare ;... vous avez examiné avec autant de goût & de finesse que de sagesse & d'honnêteté, je ne fais quelle Epître un peu grossière, intitulée, *Epître de Boileau* . . . Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite son attaquées dans cette Satyre. Messieurs de St. Lambert, de Lile, Saurin, Marmontel, Thomas, du Belloy, &c. & vous-même, Monsieur, vous paroissez avoir votre petite part aux injures qu'un jeune, écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la Littérature Française . . . Lorsque la raison, les talens de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé . . . Si l'on peut se permettre un peu de satire, ce n'est, ce me semble, que quand on est attaqué. Corneille vilipendé par Scudéry, daigna faire un mauvais Sonnet contre le Gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Fontenelle honni par Racine & par Boileau leur décocha quelques Epigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive . . . Pour vous, Monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez

vos ennemis en triomphant d'eux ; vous ressembliez à ces braves Généraux qui traitent leurs prisonniers avec pitié, & qui leur font faire grande chère Ne vous laissez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette carrière épineuse des Lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpents sont sur la route, mais qu'au bout est le Temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette Lettre, c'est la vérité ; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup aggrémenté avec votre mérité, & avec les malheureux efforts, qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devoit encourager. (*Mercur de France.*)

Extrait de la Réponse de M. de la Harpe. . . Vous avez paru satisfait, Monsieur, des morceaux de critique que j'ai hasardés de temps en temps dans le *Mercur*, & auxquels je suis loin d'attacher de l'importance. S'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, & dont j'aime à vous rendre compte. J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devoit jamais avoir d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser & humilier, il est odieux. S'il veut flatter, il est insipide, s'il veut tromper, il est vil. S'il réunit ces trois vices, il est infame.

Quand les intentions sont pures, le style est décent. Ils mentiroient ceux qui en écrivant des grossièretés & des injures se diroient animés du zèle de la vérité. Vous avez à parler ou d'un Ecrivain supérieur, ou d'un homme médiocre, ou d'un homme sans talent qui écrit par vanité ou par besoin, vous devez au premier du respect, à l'autre des égards, au dernier de l'indulgence. S'il est question d'un ouvrage excellent, d'un bon ouvrage, plus vous mêlerez d'observations aux louanges, plus vous éclairerez le Lecteur & servirez le bon goût sans blesser l'Auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusques dans vos censures, & l'homme supérieur vous pardonnera tout, dès que vous l'avez mis à sa place. Si l'ouvrage

& l'Auteur font médiocres, votre tâche devient plus difficile. Vous avez affaire à un amour propre tremblant, à une conscience alarmée, si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a, il sera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter, mais de faire en sorte qu'il n'ait pas droit de se plaindre.... Servez-vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage pour éclater l'Auteur sur ce qu'il y a de mauvais. S'il est susceptible d'émulation & de progrès, il en profitera sans peut-être vous aimer davantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il se plaindra tout seul.

Enfin s'il s'agit d'une de ces productions dont la foule est innombrable, & que cent cinquante ans de lumière font naître avec une facilité si malheureuse, comme la chaleur fait éclore les insectes, il n'y a qu'une ressource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, & citez-les sans parler du reste. Si rien n'est digne des regards du Lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne soit une manière à des réflexions utiles au goût. Mais en général, toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur est de garder le silence. La louange est la partie douce & consolante de la pénible fonction de juger.

La plaisanterie est une autre partie bien délicate, il ne faut se la permettre que contre ceux qui ont voulu offenser.... Si l'on répond à vos censures, & que l'adversaire & l'ouvrage méritent une réplique, une discussion approfondie, une question traitée avec politesse honore les parties contendantes. Si l'on descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez-vous à parler d'un homme connu pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, & n'épuisez pas la critique sur ce qui sera reprochable.... Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premières lignes une haine empoisée, & prononce ensuite

vos ennemis en triomphant d'eux ; vous ressemblez à ces braves Généraux qui traitent leurs prisonniers avec pitié, & qui leur font faire grande chère . . . Ne vous laissez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette carrière épineuse des Lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens sont sur la route, mais qu'au bout est le Temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette Lettre, c'est la vérité ; mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup agité avec votre méprise, & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour troubler ce mérite qu'on devoit encourager. (*Mercur de France.*)

Extrait de La Réponse de M. de la Harpe. . . Vous avez paru satisfait, Monsieur, des morceaux de critique que j'ai hasardés de temps en temps dans le *Mercur*, & auxquels je suis loin d'attacher de l'importance. S'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, & dont j'aime à vous rendre compte. J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devoit jamais avoir d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser & humilier, il est odieux. S'il veut flatter, il est insipide, s'il veut tromper, il est vil. S'il réunit ces trois vices, il est infame.

Quand les intentions sont pures, le style est décent. Ils mentiroient ceux qui en écrivant des grossièretés & des injures se diroient animés du zèle de la vérité. Vous avez à parler ou d'un Ecrivain supérieur, ou d'un homme médiocre, ou d'un homme sans talent qui écrit par manie ou par besoin, vous devez au premier du respect, à l'autre des égards, au dernier de l'indulgence. S'il est question d'un ouvrage excellent, d'un bon ouvrage, plus vous mêlerez d'observations aux louanges, plus vous éclairerez le Lecteur & servirez le bon goût sans blesser l'Auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusque dans vos censures, & l'homme supérieur vous permet tout, dès que vous l'avez mis à sa place. Si l'ouvrage &

& l'Auteur sont médiocres, votre tâche devient plus difficile. Vous avez affaire à un amour propre tremblant, à une conscience alarmée, si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a, il sera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter, mais de faire en sorte qu'il n'ait pas droit de se plaindre.... Servez-vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage pour éclater l'Auteur sur ce qu'il y a de mauvais. S'il est susceptible d'émulation & de progrès, il en profitera sans peut-être vous aimer davantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il se plaindra tout seul.

Enfin s'il s'agit d'une de ces productions dont la foule est innombrable, & que cent cinquante ans de lumière sont naitre avec une facilité si malheureuse, comme la chaleur fait éclore les insectes, il n'y a qu'une ressource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, & citez-les sans parler du reste. Si rien n'est digne des regards du Lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne soit une matière à des réflexions utiles au goût. Mais en général, toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur est de garder le silence. La louange est la partie douce & consolante de la pénible fonction de juger.

La plaisanterie est une autre partie bien délicate, il ne faut se la permettre que contre ceux qui ont voulu offenser.... Si l'on répond à vos censures, & que l'adversaire & l'ouvrage méritent une réplique; une discussion approfondie, une question traitée avec politesse honore les parties contendants. Si l'on descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez-vous à parler d'un homme connu pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, & n'épuisez pas la critique sur ce qui sera reprochable.... Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premières lignes une haine emportée, & prononce ensuite

du ton d'un juge, après avoir déclamé du ton d'un ennemi. C'est l'aveuglement d'une passion furieuse, qui pourvu qu'elle s'exhale ne se soucie pas d'en imposer. . . .

Ah! Monsieur, qu'il y a loin du plaisir d'admirer, de sentir le génie, au malheur de le haïr! Quel sort de s'être condamnés à détester tout ce que les autres hommes aiment & révèrent, de trouver sa punition par-tout où les autres trouvent une jouissance, de poursuivre toujours de si loin des hommes qui s'avancent à pas de géant dans la carrière de la gloire, & de combattre avec une voix faible & impuissante la renommée qui répond avec les cent voix! . . .

Vous daignez me parler, Monsieur, des obstacles & des chagrins de toute espèce que mes ennemis m'ont suscités. Il est vrai qu'ils m'ont poursuivi avec un acharnement qui ne s'est pas démenti depuis *Warvic* jusqu'à l'*éloge de Fénelon*. Je sais qu'ils se flatoient de parvenir à me décourager entièrement, & qu'ils s'en sont même vanés, mais si tel étoit leur dessein, ils ont bien mal réussi. . . . Le public a été révolté du projet si odieux & si manifeste d'étouffer un jeune homme qui n'opposait à ses ennemis qu'une conduite irréprochable, le courage & le travail. Il m'a pardonné quelques productions précipitées qui échappent à la première effervescence de la jeunesse, en faveur des efforts qu'il m'a vu faire pour lui offrir des écrits mieux conçus & plus travaillés. . . . Honoré du suffrage public des principaux membres de l'Académie & de la Littérature, honoré surtout du vœu & de votre amitié constante, je marche avec fermeté dans cette pénible route où l'on me préparoît tant d'écueils. Votre voix m'y soutient encore, puisse-t-elle s'y faire entendre long-temps! Puisse le Sophocle des François finir comme le Sophocle des Grecs, par un chef-d'œuvre, & finir plus tard que lui!

(*Mercure de France.*)